

Elke Harten et Hans-Christian Harten, *Femmes, culture et révolution*

Caroline Desy

Volume 3, Number 1, 1990

L'amère patrie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057591ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057591ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desy, C. (1990). Review of [Elke Harten et Hans-Christian Harten, *Femmes, culture et révolution*]. *Recherches féministes*, 3(1), 136–138.  
<https://doi.org/10.7202/057591ar>

subjectivité se manifeste rarement de façon explicite : la composante « participation » de son rôle d'observatrice n'est pas mise en valeur et même les raisons qui l'ont motivée à entreprendre l'étude sont passées sous silence.

Malgré cela, l'ouvrage demeure une contribution intéressante dans le domaine, fort peu connu au Canada, du féminisme et de la condition féminine en dehors des pays anglophones ou francophones. Judith Adler Hellman a bien réussi à représenter la diversité de la société italienne des années 70 et 80, qui font l'objet de son étude. Malheureusement elle n'en a pas fait autant pour les périodes précédentes, auxquelles elle fait quelques allusions, et certaines Italiennes moins jeunes auront du mal à se reconnaître dans les stéréotypes évoqués à propos de l'ère fasciste ou de l'après-guerre. Il appartient sans doute aux historiennes de rectifier cette image simpliste d'un progrès linéaire et de nous donner un tableau plus nuancé du passé.

Enfin — et je regrette que Hellman n'ait pas indiqué au moins quelques pistes en ce sens — il reste à comparer l'évolution du mouvement féministe en Italie et au Canada et à en tirer des leçons pour la poursuite de la réflexion et de l'action dans les deux pays. Ce serait là, à mon avis, l'une des justifications importantes de ce genre d'étude.

*Roberta Mura*  
*Faculté des sciences de l'éducation*  
*Université Laval*

**Elke Harten et Hans-Christian Harten** : *Femmes, culture et révolution*. Paris, Des Femmes (Antoinette Fouque), 1989, 589 p.

Après avoir publié sur la révolution des notables, des sciences, de la langue et celle du sujet, la librairie du bicentenaire nous offre ici une approche plus globale d'une « révolution dans la Révolution », celle de la culture, à laquelle les femmes ont largement contribué. Pendant un bref instant historique, on assiste aux expressions symboliques d'une indépendance féminine et d'un pouvoir culturel se heurtant aux tendances profondes de l'évolution culturelle. La révolution française ne fut aucunement une révolution féministe, mais une dimension oubliée de son histoire concerne les créations littéraires, artistiques et pédagogiques des femmes, ainsi que l'apparition de nouvelles images de la femme.

L'analyse débute par la question de la participation politique des femmes. *L'égalité qui leur est conférée en vertu du droit naturel ne va jamais jusqu'à signifier une égalité politique*. Les femmes revendiquent certes le droit de vote, mais elles recherchent encore davantage l'accès au système d'éducation public et aux professions. Dans la pensée révolutionnaire et post-révolutionnaire, pouvoir politique et niveau d'instruction restent intimement liés.

La grande question, pour les citoyennes de la République, c'est comment participer à l'élaboration de la société republicaine, puisque la nature ne les destine pas à la politique. . .

La grande question, pour les auteurs, c'est de découvrir des indices conduisant à une identité typiquement republicaine de la femme. Cette identité semble reposer sur trois images de la femme. D'abord, la femme comme garante

de l'ordre et de la morale dans la communauté. Ensuite, la mère et la déesse de la Raison : l'image révolutionnaire de la femme est celle d'un être proche de la nature dont la pureté est élevée au rang de mythe lors des fêtes. La religion républicaine est exempte de divinité paternelle (puisqu'on a tué le roi, père de la nation), ce sont les déesses républicaines qui assurent les cérémonies du culte.

En dernier lieu, on retrouve la femme patriote et l'héroïne républicaine. Si l'image patriotique de la femme ne dépasse généralement pas le discours, celle de l'héroïne, de la femme-soldat fut une réalité historique, bien que marginale (on n'assiste pas au déploiement de régiments d'Amazones...). Les femmes qui ont servi dans l'armée purent conquérir un réel espace d'existence sociale et culturelle.

Ces héroïnes combattantes sont de leur vivant portées sur la scène. Comme le théâtre devait devenir une « école de morale républicaine », il n'est pas étonnant que le thème principal en soit le patriotisme. Les pièces de dramaturges féminins ont en commun la mise en scène de femmes autonomes et actives, pour qui la Révolution offrait une possibilité d'émancipation individuelle et collective. La contribution des femmes à la culture de la Révolution s'organise d'autre part autour d'hymnes, d'odes et de chants composés en bonne partie pour les fêtes révolutionnaires.

Ces fêtes sont l'occasion de la création d'une esthétique révolutionnaire. Lors des fêtes nationales, les femmes servent de « décor » (vêtues de blanc et de rubans tricolores, lançant des fleurs sur les bustes des héros républicains), mais elles jouent en revanche un rôle plus central dans d'autres fêtes (notamment celles liées à la déchristianisation).

Les arts ont aussi droit à leur révolution : la joaillerie révolutionnaire, la production de miniatures et de médailles est souvent l'œuvre de femmes. Dans la peinture, la sculpture et la gravure, les femmes accèdent au marché de l'art mais pas aux grandes écoles. Les auteurs dressent le bref portrait de trente femmes artistes et reproduisent quelques-unes de leurs œuvres.

Pour les femmes et surtout les filles, révolution politique et révolution pédagogique sont intrinsèquement liées. La scolarisation des filles n'allait pas de soi au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle se heurtait aux préjugés d'une tradition pour laquelle il paraissait négligeable qu'une femme sût lire et écrire. Outre l'alphabétisation, la politique éducative de la Révolution visait la diffusion d'une formation politique : le rôle maternel de la femme n'était pas remis en question, mais cette formation civique était vue comme indispensable pour que la Française puisse donner à ses enfants une éducation de républicains. La participation des femmes au discours sur la pédagogie, et leur travail de conception de manuels scolaires républicains sont des aspects non négligeables de leur apport culturel révolutionnaire.

Les contributions des femmes au débat politique et culturel restent toutefois un phénomène marginal. Leur remarquable mais exceptionnelle prise de parole atteint 3 à 5 % de l'ensemble de la production culturelle sous la révolution française. Compte tenu de cette proportion, on comprendra que le discours masculin sur la femme était beaucoup plus diffusé. Ce discours est de deux types : *l'égalité de principe*, une idée reçue des Lumières, et *la différence naturelle* (Rousseau). Le manque de rationalité des femmes, leur vocation de mère et d'épouse vertueuse, voilà des idées qui n'aident pas les citoyennes à accéder au droit de vote et à l'éducation. On retient cependant quelques

hommes courageux qui prirent position pour le droit de vote des femmes et le libre accès à l'enseignement (Condorcet et Thérémin), ou contre le mariage (Sade). Il reste que l'image dominante de la femme, autant dans le discours masculin que féminin, est celle de la *mère républicaine*.

Cette symbolisation condense à elle seule tout le « féminisme » de l'époque. Les revendications des femmes se basent sur le pouvoir de l'enfantement qui permet la régénération de la nation : la femme, en tant que mère, garantit l'avènement d'un homme nouveau, tous les espoirs de la Révolution sont donc projetés sur elle. En d'autres mots, la femme met son ventre au service de la République...

Les auteurs expliquent la naissance de ce culte matriarcal par le « parricide culturel » des Français, qui aurait eu pour conséquence une mythologisation de la femme. Bien que nous ayons des réserves à propos de cette explication freudienne, elle ouvre des perspectives analytiques intéressantes. À cause de cette position de la « psychanalyse historique à orientation féministe », les auteurs échouent partiellement dans leur explication des limites assignées aux revendications émancipatoires des femmes. Ils font par contre très bien ressortir le contenu des symbolisations et des condensations culturelles engendrées par la période révolutionnaire.

Malgré toutes les questions qui restent en suspens (et peut-être à cause de celles-ci), *Femmes, culture et révolution* s'avère un ouvrage précieux qui révèle des aspects jusqu'ici tus de l'histoire des femmes. Point besoin du bicentenaire pour apprécier cet effort.

Caroline Désy  
Département de sociologie  
Université du Québec à Montréal

**Dominique Godineau** : *Citoyennes tricoteuses*. Paris, Alinéa, 1988, 409 pages.

La célébration du bicentenaire de la révolution française a donné lieu à une importante production documentaire, y compris sur le thème des rapports des femmes aux événements révolutionnaires. Ainsi, il y a eu un certain nombre de rééditions plus ou moins accompagnées de commentaires critiques, comme les textes de Michelet sur les femmes, extraits de sa grande saga révolutionnaire, ou encore les cahiers de doléances des femmes et certains manifestes féministes de l'époque révolutionnaire. Il y a eu également un certain nombre d'analyses critiques sur la place accordée/prise par les femmes au moment de la Révolution. L'ouvrage de Dominique Godineau s'inscrit dans cette dernière perspective, en s'appuyant à la fois sur une bonne compréhension de l'histoire de la période révolutionnaire et sur des interrogations tributaires des avancées du féminisme contemporain.

Cette double approche se fait sentir d'entrée de jeu puisque, dans l'introduction, l'auteure nous renseigne sur ses objectifs qui sont autant d'ordre méthodologique, lorsqu'elle essaie d'intégrer les femmes dans le récit historique de la période révolutionnaire, se refusant ainsi à une histoire des femmes qui soit distincte de l'histoire de la Révolution, que d'ordre explicatif puisqu'il s'agit pour elle de définir les rapports sociaux de sexe à l'intérieur du mouvement